

Entervoiu 39 (suite)

<https://associationeuropeennefrancoismauriac.blogspot.com/2018/11/intervoiu-39-suite.html>

Tõnu Õnnepalu, entre rêverie et déraccinement

Toute l'œuvre de Tõnu Õnnepalu (1962), l'un des écrivains estoniens contemporains le plus traduit, est imprégnée de sentiments récurrents qui se rencontrent tout au long de son œuvre. Õnnepalu est un poète qui prend la voie du roman afin de réfléchir sur lui-même et sur la portée du sentiment poétique dans sa vie. La plupart des romans publiés par l'auteur estonien parlent de lui-même : *Pays frontière* (1993), *Le Prix* (1995), *Radio* (2002) ou *Paradis* (2009). Ils montrent la vie de l'auteur sous différentes approches.

Tõnu Õnnepalu, qui signe son premier roman, *Pays frontière*, du pseudonyme Emil Tode, offre au lecteur une sorte de roman épistolaire autobiographique où l'on trouve un personnage estonien, immigré en France, dans lequel l'auteur se reflète comme dans un miroir. Ce recueil de lettres, rédigé en guise de carnet intime, est adressé à Angelo, un ami idéal sur lequel on ne trouve pas d'information concrète tout au long de l'ouvrage.

L'introspection, la poésie de la nature et des objets, ainsi que l'expérience de l'être au monde, font de *Pays frontière* un récit de vie proche de ceux de Pavese, Pessoa, Kafka ou Rilke. Mais le roman est marqué aussi par la présence d'un sentiment qui le traverse : le déraccinement. Parmi les confessions du personnage on assiste au dévoilement de ce déraccinement, qui se manifeste de différentes façons : les souffrances associées à l'exil, le souvenir du paysage, la nostalgie de la maison familiale, la frustration provoquée par le travail de traducteur littéraire et les sentiments que suscite en lui l'acceptation de l'homosexualité.

1. Les souffrances associées à l'exil

Pays frontière est le récit du choc culturel entre l'Europe de l'Est postsoviétique et le monde occidental. Dans ce cadre, la présence de la France et de la culture française dans le roman est toujours ambivalente. D'un côté, une leçon de vie nous est donnée par la philosophie ou la littérature françaises, toujours présentes dans l'esprit de l'auteur par les citations de Voltaire, de Mme de Sévigné, de Baudelaire ou de Foucault. Mais le voyage en Occident est aussi une déception. La pensée apparaît menacée par la société de la consommation :

Je me tenais devant la vitrine d'un antiquaire. J'ai vu à l'intérieur un homme et une femme [...]. Elle riait de plaisir en dépensant l'argent de l'homme. Celui-ci [...] ressemblait à s'y méprendre à un enseignant de philosophie naïf à la Sorbonne, qui penche plutôt vers le maoïsme et aime en secret les plaisirs de la vie (Tode, 1997 : 74).

La vision critique du capitalisme s'exprime aussi dans l'évocation des mœurs et des habitudes des Parisiens, qui «lèchent les vitrines» (Tode, 1997 : 27) sur les boulevards et qui sont victimes de la tyrannie du luxe imposée par les boutiques de la rue du Faubourg St. Honoré (Tode, 1997 : 50). Mais, malgré tout, Paris exerce toujours un pouvoir de fascination sur le personnage : cela correspond au rêve de fuir son pays natal à la recherche de la beauté et d'une vie plus heureuse :

Dans le pays d'où je viens, la beauté n'était pas grande chose. Un poète de là-bas, mendiant malade et à demi fou qui vivait chez les uns et les autres, avait dit de ce pays : «Beau, non, il ne l'est pas» (Tode, 1997 : 108).

Le personnage prend donc la voie de l'exil à la recherche d'une maison, d'un foyer où il pourra poser ses valises. *Pays frontière* est le récit d'un vagabondage vital qui laisse entrevoir une recherche de la beauté, naïve d'un certain point de vue, qui se cristallise

autour d'une référence : la littérature, et surtout, la poésie. La langue et la création littéraire deviennent donc une sorte de patrie, qui se trouve parfois dans les bibliothèques :

Comme tu le sais, je ne suis pas ici pour rester au lit [...]. Je suis ici pour aller à la bibliothèque, lire la poésie française de l'après-guerre, composer une anthologie et la traduire (Tode, 1997 : 61).

La bibliothèque devient souvent pour notre personnage un espace intime, le lieu de la rêverie qui permet la construction d'un refuge. Abri des âmes errantes, la bibliothèque apparaît souvent dans la littérature comme un foyer imaginaire : c'est l'endroit où se déroule une partie importante de *La Nausée*, de Jean-Paul Sartre, et Rilke disait, à propos des bibliothèques :

Je suis assis et je lis un poète. Il y a beaucoup de gens dans la salle, mais on ne le sent pas. Ils sont dans les livres. Quelquefois ils bougent entre les feuillets, comme des hommes qui dorment, et se retournent entre deux rêves (Rilke, 2008: 28).

Mais dans le cas de *Pays frontière*, la bibliothèque provoque très vite un désenchantement: «Traduire dans une langue dans laquelle ces poèmes sont impossibles à traduire» (Tode, 1997: 61).

Elle devient aussi le lieu où se révèlent la différence, la trace culturelle qui rappelle ses origines au protagoniste du roman :

Aujourd'hui [à la bibliothèque] était assise une fille qui regardait autour d'elle en se rongant les ongles, une expression furieuse sur le visage. Elle a posé la tête sur la table, a fermé les yeux et a poussé un soupir déchirant. J'ai constaté ensuite, en jetant un coup d'œil sur ses livres, qu'il ne s'agissait pas d'une Française mais d'une Russe (Tode, 1997: 62-63).

Le sentiment de refus par rapport à la société qui accueille le protagoniste se manifeste plusieurs fois. La volonté des citoyens arrivés de l'Est de se mêler, de se confondre avec la multitude, les amène parfois à s'éviter afin de ne pas être identifiés comme un groupe social. Un rencontre fortuite avec un prêtre donne cependant une solution au conflit : les États naissent et disparaissent (mais il y a d'autres mondes) et nous y sommes de passage. Au fond, tel comme le disait Camus dans *L'Étranger*, «on ne change jamais de vie» (Camus, 1988 : 62) : c'est le passage, ce sont les références vitales qui comptent.

2. Le souvenir du paysage et la nostalgie de la maison

Mais le déracinement du personnage est aussi nostalgie de la patrie perdue. L'Estonie, en tant que lieu de naissance des contradictions individuelles, réveille en lui des sentiments ambivalents. Même si son pays est privé de beauté, la splendeur de la nature estonienne est toujours présente en lui. Ses descriptions mettent les bois et les paysages agrestes de son pays natal en rapport avec la nature «domestiquée» des Jardins de Luxembourg ou des Tuileries, et la saveur des pommes fraîches de son enfance avec les pommes achetées au supermarché, conservées dans des chambres froides (Tode, 1997: 90-92).

Dans *Pays frontière*, l'Estonie n'est pas seulement l'espace du souvenir, elle est aussi l'allégorie de la solitude existentielle : une sorte de «no man's land», résumée dans un proverbe célèbre parmi les gens du terroir : «Au ciel Dieu est tout puissant, mais l'empereur lointain». Cette phrase dénonce la solitude historique du territoire estonien et, au même temps, la menace de l'empire russe qui, après avoir conquis et soumis le peuple estonien, l'a abandonné à son sort (Tode, 1997 : 16).

Le retour au passé et à la mémoire est associé à la nostalgie de la maison. Selon Bachelard, la maison est un lieu d'enracinement. Vivre dans un espace vital, c'est toujours s'enraciner «dans un coin du monde», et la maison de l'enfance, la «coquille initiale» devient «la mesure d'un temps comprimé» (Bachelard, 1992 : 42-26). L'enfance revient quand l'auteur pense à la maison de sa grand-mère, où fleurissaient des plantes sur le rebord de la fenêtre (Tode, 1997: 120). Le départ de cette maison et de son pays, c'est le début d'un itinéraire vital à la recherche d'un bonheur qu'il ne trouvait pas dans cette maison «angoissante». Malheureusement, son destin à Paris chez Franz, son amour, et sa vie dans l'appartement sophistiqué du quartier Saint-Paul, représentent un échec qui

déclenche en lui un sentiment nostalgique pour le passé perdu. Un échec déjà prophétisé par sa grand-mère qui le fustigeait avec cette phrase : «Bon sang, cette chiffe molle ne deviendra jamais rien de bon !» (Tode, 1997: 116).

Le personnage établit donc un imaginaire de son histoire au travers de ces lettres. La rêverie sur la maison familiale crée un espace poétique, qu'il cherche à récupérer à travers sa recherche linguistique comme traducteur. Citons Rilke :

Ô sort bienheureux de qui est assis dans la chambre silencieuse d'une maison familiale, entouré d'objets calmes et sédentaires, à écouter les mésanges s'essayer dans le jardin d'un vert lumineux [...] Et dire que j'aurais pu devenir un tel poète, si j'avais pu habiter quelque part, quelque part dans ce monde (Rilke, 2008 : 32).

3. La crise du traducteur et ses défaillances

Le lien entre langue et identité culturelle permet à Õnnepalu de réfléchir sur les origines de son personnage, fils de père inconnu et d'une polonaise établie en Estonie, et déportée en Sibérie. L'incertitude qui règne sur son ascendance est la source d'un désarroi qui se manifeste dans ses réflexions sur la langue estonienne. Ce rapport d'aliénation par rapport à sa propre langue est à la base de sa défiance envers la communication humaine et donc envers l'acte même de traduire. Le sentiment de mécontentement par rapport à la traduction a été étudié très souvent par la traductologie. On pourrait considérer cette frustration comme l'origine de l'objection préjudicielle, un sophisme sur l'impossibilité de traduire, rejetée par de nombreux spécialistes (Jakobson, 1959 ; Ladmiral, 1997). En fait, cette dénégation n'est qu'une nouvelle manifestation du déracinement que le personnage expérimente dans tous les domaines de la vie.

Conclusions

Mais le sommet de ce marasme personnel atteint son comble avec ses réflexions sur l'homosexualité, qui ont conduit Õnnepalu à signer son œuvre avec le pseudonyme Emil Tode, peut-être par peur de la censure en Estonie. Le plaisir qu'il obtient de Franz, son amant français, se change en mépris parce que Franz représente un monde occidental qu'il admire, mais qui, en même temps, lui est inaccessible (Tode, 1997 : 72).

Le protagoniste de ce roman épistolaire quitte donc sa patrie à la recherche d'un rêve pour surmonter une crise d'identité. Mais sa vie à Paris n'est pas la solution afin d'en émerger. Son trajet ne le mène pas au but fixé, mais comme les Argonautes, il poursuit son voyage : il faut continuer à naviguer, même s'il ne faut pas vivre, disait Fernando Pessoa (1989 : 32). Le roman se termine avec un poème, où le personnage se pose une question : est-ce qu'il lui faudra continuer à marcher, le regard cloué au sol, jusqu'à la révélation du secret ? Õnnepalu persiste dans sa recherche.

José Luis Aja Sanchez, Madrid

Bibliographie :

Bachelard, G. (1992) [1957] : *La Poétique de l'espace*. Paris : Gallimard.

Camus, A. (1988) [1942]: *L'Étranger*. Paris: Gallimard, col. Folio.

Pessoa, F. (1988) [1982]: *Le Livre de l'intranquillité de Bernardo Soares*, traduit du portugais par Françoise Laye. Paris : Christian Bourgois.

Rilke, R. M. (2008) [1910]: *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, traduit de l'allemand par Maurice Betz [<https://www.ebooksgratuits.com/>].

Õnnepalu, T. [Tode, E.] : (1997): *Pays frontière*, traduit de l'estonien par Antoine Chalvin. Paris : Gallimard.